

Les deux sœurs ne passèrent que deux jours à Pernand, où elles étaient venues incognito, prenant le chemin des écoliers pour aller chez leur mère, sans avertir M. de Montmartel ni M. de Neërs.

Quoique tout à son amour pour Violette, le duc de Paris s'effraya d'être toujours si faible devant la femme. Il faillit reprendre feu pour madame de Neërs, comme pour madame de Montmartel : celle-ci, parce qu'elle avait été à lui ; celle-là, parce qu'elle était indomptable.

Je ne répondrais pas que madame de Neërs, après la confession, n'eût passé un mauvais

quart-d'heure avec lui si elle fût restée plus longtemps.

Que si vous voulez encore une fois voir madame de Neërs succomber à la tentation, je vous dirai son histoire avec M. de Berthald et mademoiselle Camille.

Le lecteur le moins curieux sera bien aise de savoir l'état social et les états de service de M. Albert de Berthald. Son nom de baptême était Adalbert, mais il n'avait porté ce nom qu'en province. C'était un Lorrain naguère très catholique et très décentralisateur ; mais Paris l'avait métamorphosé : il était devenu sceptique, il ne croyait plus qu'à la centralisation au point de vue de la politique, comme au point de vue des arts et des femmes.

Comme il n'avait que cent mille livres de rente, on avait voulu qu'il fit quelque chose. Qu'est-ce que cent mille livres de rente aujourd'hui, que l'année se compose de trois cent soixante-cinq jours de luxe et de charité ? Adalbert de Berthald, par la protection d'un ministre, d'un sénateur et d'une comédienne, avait été nommé auditeur au conseil d'État. Total, cent mille francs de rente, plus dix-huit



cents francs : c'était bien commencé. Mais on jugea que s'il avait l'oreille des auditeurs, il n'avait pas l'oreille des conseillers d'Etat. On lui conseilla de se faire nommer conseiller de préfecture, c'était revenir à la décentralisation, d'autant qu'il fut nommé dans une ville du midi — sur la recommandation du comte de Montmartel. — Il faut bien faire son chemin quand on n'a que cent mille livres de rente.

Je ne sais pas si le préfet d'Albert avait besoin de ses conseillers; ce qui est certain, c'est qu'Albert avait pris l'habitude de décentraliser beaucoup à la Maison-d'Or, au café Riche et au Petit-Moulin-Rouge. Pour prouver qu'il était de la province, il déjeûnait au café de la Madeleine avec MM. les Préfets; c'était tout ce qu'il pouvait faire pour eux.

Aussi s'attendait-il tous les jours à être destitué ou à être nommé sous-préfet. Il aimait autant l'un que l'autre. Sous-préfet, il se consolait dans l'ambition; destitué, il se consolait dans ses cent mille livres de rente, en disant à sa famille : « J'ai tout tenté à Paris et en province; je m'en lave les mains. »

Donc, quoique conseiller de préfecture à

deux cents lieues de Paris, il était resté Parisien par droit de conquête. Il avait gardé au Rond-Point des Champs-Élysées son appartement, ses domestiques et ses chevaux, ne songeant pas à faire figure en province comme les ambitieux vulgaires.

Sa figure fine et fière avait plu à Paris quand il se cachait sous lord Sommerson. C'était à peu près le seul ami nouveau qu'il daignât voir parmi les anciens.

Sa véritable ambition, c'était la femme. A Nancy, il avait passé sa première jeunesse dans l'étude et la foi, vivant familialement sous la tutelle d'une mère sévère, un peu cousine des de Maistre. Aussi, dès son arrivée à Paris, il avait joué l'enfant prodigue avec une abondance de cœur tout à fait édifiante. Quoiqu'en jetant son feu, il jetât aussi son argent, il réussit beaucoup plus auprès de ces dames, parce qu'il était beau que parce qu'il était riche. Ces dames ont aussi leur volupté. Entré au Jockey-Club comme le prince de Broglie entra à l'Académie, il prit ses amis parmi les jeunes gens les plus à la mode. Fêté dès la première aventure dans un flux de



femmes de théâtre, il ne lui fallut pas dépenser beaucoup de rhétorique pour les vaincre, je me trompe, pour être vaincu. Il s'imaginait qu'il les prenait, quand c'était lui qui se laissait prendre.

M. de Berthald n'avait réussi qu'à moitié parmi les femmes du monde dans ses stratégies galantes, il s'était rejeté parmi les comédiennes, surtout après avoir échoué devers madame de Montmartel.

Si, parmi les femmes du monde, l'argent est un mauvais maître, parmi les comédiennes l'argent est un bon serviteur. M. de Berthald sut s'armer à propos de vingt-cinq louis pour désarmer les vertus de coulisses, formulant cet axiome : toute femme cotée à la bourse de l'amour cinquante louis, se donnera pour cinq cents francs quand elle n'a rien à faire.

Il avait, depuis quelques semaines, affiché pour maîtresse une très jolie fille qui jouait les travestis avec beaucoup d'entrain.

Il devait aller chasser huit jours dans le domaine familial, en l'absence de sa famille, avec des camarades.

— Ne suis-je pas ton camarade ? lui dit mademoiselle Camille.

— Oui, camarade de chambrée, mais tu jetterais le désordre parmi nous. Et puis les portraits de mes ancêtres, qui s'ennuient là-bas, descendraient de leurs cadres pour te mettre à la porte.

— Es-tu bête ! ils ne me reconnaîtraient pas : je m'habillerais en chasseur, ils croiraient que c'est Robin des Bois.

— C'est une idée.

M. de Berthald ne réfléchit pas longtemps, il subit la volonté de mademoiselle Camille. Du moment qu'elle serait en homme les gens du château ni les gens du pays ne pourraient crier au scandale. Ne lui serait-il pas très doux de battre la campagne le jour avec un si joli camarade et de braver les fantômes la nuit avec une si jolie maîtresse.

Les voilà partis. Ils devaient retrouver là-bas, dans le château voisin, les autres camarades.

Au chemin de fer on prit un coupé, on descendit à Épernay pour que le vin de Champagne fût de la partie ; on rit beaucoup, on



dormit un peu. On s'arrêta à la station de Champigneules et on se fit conduire en poste avec des grelots jusqu'au vieux château qui ne riait pas.

Les serviteurs firent fête à leur jeune maître, qui leur ordonna de traiter son ami, le marquis d'Aix, comme un personnage digne de tous leurs respects.

Camille marcha le front haut, jouant son rôle comme sur les planches, parlant haut, marquant ses points et virgules par des ventrebleu et des sacrebleu, demandant du vin du Rhin, disant que le vin de la Moselle est un vin de femme, en un mot toutes les malices de la cabotine.

Quand vinrent les camarades du voisinage, elle avait pris pied dans le château. Elle se croyait si bien le marquis d'Aix, elle était si sûre de son jeu, que M. de Berthald ne jugea pas à propos d'avertir ses amis. Il leur présenta sa maîtresse comme un échappé du lycée qui passait son baccalauréat dans les coulisses des Bouffes-Parisiens.

Tout servait Camille dans ses métamorphoses. Elle avait, deux ans plus tôt, teint ses

cheveux noirs en blond; voulant redevenir brune il lui avait fallu couper ses cheveux, si bien qu'elle était coiffée à la Titus. On pouvait dire aussi de sa gorge qu'elle la portait à la Titus: toute jeune encore elle n'était femme qu'à moitié, ses hanches seules pouvaient accuser sa féminerie, mais les chasseurs n'y regardaient pas — de si près.

On mena vie joyeuse pendant huit jours. La chasseresse portait gaillardement son fusil, tantôt à pied, tantôt à cheval, se montrant vaillante en toute aventure. Elle avait tué des lièvres, un chevreuil, des canards sauvages. Le soir, on portait des toast au marquis d'Aix comme à un jeune prodige. M. de Berthald était plus amoureux que jamais.

Mais, voilà qu'un matin, pendant qu'il dormait avec son camarade de chambrée, sa sœur arrive, avec une de ses amies, sans tambours ni trompettes.

Cette amie, c'était la marquise de Neërs.

Grand émoi et grande surprise au château. M. de Berthald songea d'abord à faire disparaître les pièces du procès. Il entendait déjà l'acte d'accusation de sa sœur. Quoi! lui



criera-t-elle, tu viens ici sans foi ni loi, profaner le foyer des aïeux. Quoi ! ce château où nous sommes nés, tu ne crains pas d'y amener ta maîtresse ?

M. de Berthald ne doutait pas que là où les hommes n'avaient pas reconnu une femme, les femmes reconnaîtraient leur pareille.

Mais comment faire comprendre à mademoiselle Camille, qui ne pouvait pas se réveiller ce matin-là, qu'il lui fallait à l'heure même prendre son billet pour Paris ? C'était manquer à toutes les lois de l'hospitalité lorraine.

En effet, quand son amant lui parla timidement de cet horizon, mademoiselle Camille dit résolûment qu'elle était le marquis d'Aix, qu'elle faisait bonne figure dans un château et qu'elle ne s'en irait que par la force des baïonnettes.

— Sérieusement, ajouta-t-elle, je suis plutôt résolue à avoir un duel que de fuir lâchement « le lieu de nos exploits. »

M. de Berthald était fort en peine.

— Me jures-tu, lui dit-il, que tu ne te trahiras pas ?

Elle jura.

Au déjeuner, M. de Berthald présenta le marquis d'Aix à sa sœur et à madame de Neërs.

Le marquis se conduisit en vrai lycéen pendant le déjeuner, rougissant à chaque mot aventuré par les chasseurs, baissant les yeux devant les deux dames, ne pouvant vaincre sa timidité pour répondre quand on lui adressait la parole.

— Ah ! il est bien changé depuis hier, dit un des chasseurs. Ce que c'est que la vue des femmes quand on n'en a pas l'habitude !

La marquise de Neërs regardait le marquis d'Aix avec la sympathie amoureuse d'une femme passionnée.

— Le pauvre garçon, murmurait-elle, il bien gentil.

Camille comprit qu'elle avait là une véritable amie. Elle sembla lui dire par ses regards caressants qu'elle se mettait sous sa protection.

Au sortir de table, madame de Neërs lui prit le bras.

— Voyons, mon jeune chasseur, lui dit-



elle doucement, je vois que vous n'êtes pas habitué à la société de ces mauvais sujets; je vous sauvegarderai; nous irons ensemble demain à la messe, car je suis bien sûre que M. de Berthald vous fait oublier tous vos devoirs.

Camille était enchantée de voir que sa comédie prenait si bien, car elle était avant tout comédienne. La sympathie de madame de Neërs la touchait en même temps; elle était heureuse de se trouver en si bonne compagnie sans monter sur les planches.

Mais voilà, qu'avant la fin de la journée, elle s'aperçut que madame de Neërs, sous prétexte de s'occuper de leur salut à toutes les deux, ne la quittait pas plus que son ombre. On allait ensemble dans le parc jusqu'à la fontaine; on faisait ensemble une visite au presbytère; on s'égarait ensemble dans la grande avenue. Le soir venu, on joua de l'orgue — à quatre mains — puis du piano — à quatre mains. — A minuit, on ne pouvait pas se quitter.

— Adieu donc, mon cher marquis, dit tristement madame de Neërs; demain, à huit heures, nous irons à la messe.

Huit jours se passèrent ainsi; sans doute Camille avait pris plaisir au jeu, car elle disait à M. de Berthald.

— Tu sais que madame de Neërs est amoureuse de moi.

M. de Berthald, qui connaissait la haute réputation de vertu de madame de Neërs, n'en voulait rien croire. Selon lui, c'était la tendresse d'une sœur. Mais sa maîtresse savait bien que c'était la tendresse d'une amoureuse.

Un jour, M. de Berthald surprit les deux femmes qui s'embrassaient.

— En doutes-tu encore, dit Camille, quand elle fut seule avec son amant?

— Plus que jamais, lui répondit-il. Elle t'embrasse, quoi de plus naturel? Les femmes ne passent-elles pas leur vie à se faire des caresses. On appelle cela se faire les griffes.

— Eh bien, lui dit Camille, je veux que, dans ce salon même, ce soir, quand tout le monde sera parti pour se coucher, je veux que la lumière te frappe comme elle a frappé M. Orgon. Comme M. Orgon, tu te cacheras sous la table et tu verras madame Tartufe à l'œuvre.



— Je verrai que tu es folle d'avoir de pareilles idées. Je te dis que madame de Neërs est une sainte femme et que c'est ta perversité seule qui fait ton illusion.

— Tous les hommes sont des Orgons ! Tu refuses de voir la vérité.

— Non, je veux bien me mettre sous cette table comme un spectateur dans une loge grillée ; mais, qui sera bien attrapé ? ce ne sera pas moi.

— Eh bien ! tentons l'aventure.

Vers dix heures, on se retirait. Déjà, deux ou trois fois, madame de Neërs et Camille étaient restées seules sous prétexte de musique. Naturellement, pour ne pas donner l'éveil, M. de Berthald n'avait pas appelé son camarade de chambre.

Ce soir-là, à dix heures, tout le monde était parti, Camille fit signe à son amant de se cacher sous la table, ce qui lui fut bien facile, parce qu'elle entraîna madame de Neërs devant l'orgue et qu'elle commença avec elle un oratorio de Hændel.

Mais on n'acheva pas l'oratorio. Madame de Neërs, entraînée malgré elle, passa ses

doigts fiévreux dans la chevelure ébouriffée de son jeune marquis.

— Quand on pense, dit-elle tristement, que ces cheveux noirs, que ces beaux yeux, que ces dents blanches, tout cela est pour le démon !

Camille se pencha à son tour.

— Si vous vouliez, tout cela serait à Dieu. Et elle embrassa la marquise.

— Oh ! oui, jurez-moi que vous n'allez pas, comme M. de Berthald, vous donner à Satan, à ses pompes, à ses œuvres.

— Je vous le jure !

On s'embrassa encore.

— Diable ! dit M. de Berthald, sous la table, je me suis peut-être trompé.

Il souleva le tapis pour mieux voir. L'ombre portée par la table le masquait, quoi qu'il fût.

Madame de Neërs reprit la parole :

— Nous nous aimerons toujours, n'est-ce pas ? Je devais quitter le château après demain, j'y veux rester huit jours de plus.

— Oh ! quel bonheur ! s'écria Camille.

Elle appuya doucement ses lèvres sur le cou de madame de Neërs.



— Ce n'est pas bien, ce que vous faites là, vous abusez de mon amour pour vous. Vous voyez que je n'ai pas la force de me défendre.

M. de Berthald remarqua que c'était madame de Neërs elle-même qui attaquait.

— Mais si l'on nous surprenait!

Camille courut légère comme Chérubin, fermer les portes.

— Cette fois, dit-elle, nous sommes chez nous. Ah! marquise, comme vous êtes belle!

Et Camille reprit madame de Neërs dans ses bras.

— Grâce, dit la marquise, j'ai la tête perdue, je deviens folle.

Elle avait dénoué ses cheveux, son corsage était dégrafé : la dévote n'était plus qu'une bacchante.

— Comme elle est belle ainsi, dit M. de Berthald, qui étouffait sous la table.

Voltaire raconte que, sur ses vieux jours, quand il n'était plus qu'un amoureux platonique, une Genevoise, affolée d'amour, se jeta dans ses bras pour se donner à lui, — mais il ne pouvait pas la prendre. — Le maréchal de Richelieu était à Ferney; il comprit, quoiqu'il

ne fût pas sous la table, tout ce que la situation de Voltaire pouvait avoir de désagréable, il accourut et il lui sauva l'honneur. La Genevoise crut qu'il avait sauvé sa vertu.

Je crois que la même chose se passa au château de Berthald. M. de Berthald sauva l'honneur du marquis d'Aix. Mais ce ne fut pas, j'en ai bien peur, pour sauver ce soir-là la vertu de madame de Neërs.